



AMBASSADE DE SUISSE
AU JAPON

Tokyo, le 2 janvier 1975

Réf.: 381.0 - BU/wi

Monsieur Pierre Graber
Conseiller fédéral
Chef du Département politique

CONFIDENTIEL

R.P. no 1

3003 B e r n e

Quelques réflexions sur le
Japon avant mon départ

Beaucoup de choses se sont passées dans le monde et au Japon pendant mes 40 mois de séjour à Tokyo. Mais le Japon et les Japonais n'ont pas changé pour autant; ils restent insulaires et se comportent souvent comme s'ils pouvaient toujours faire bande à part. Le gouvernement est cependant pleinement conscient de l'interdépendance actuelle et croissante de tous les Etats. Il voudrait participer plus activement à la vie internationale mais il n'y parvient pas complètement. Un exemple typique: les propositions américain et française pour une conférence entre pays producteurs et consommateurs de pétrole. Sans doutes, le gouvernement japonais avait-il tendance à favoriser le projet français moins susceptible de froisser les Arabes et auquel il avait d'ailleurs déclaré apporter son support. Il ne voulait en revanche coûte que coûte pas vexer Washington. Il a donc navigué craintivement entre les théories des deux pays ménageant l'un et l'autre et c'est avec un soupire de soulagement qu'il a accueilli le compromis conclu entre Ford et Giscard.

On peut noter la même attitude incertaine dans les rapports avec ses deux voisins géants qui sont largement pourvus en richesses naturelles dont le Japon a tellement besoin. Le gouvernement japonais se méfie en effet violem-

ment des deux grandes puissances communistes et de l'Union soviétique plus que de la Chine avec laquelle il se sent un peu plus à l'aise du fait qu'il partage son écriture, sa religion et quelques traditions. C'est évidemment l'URSS qui intéresserait le plus le gouvernement japonais bien que ce pays lui inspire une vive crainte doublée de la peur de mécontenter la Chine. Il préférerait toutefois participer à de grands projets économiques avec Pékin tout en se rendant compte que la Chine, pour le moment du moins, n'a pas les mêmes possibilités à lui offrir que la Russie. Il ne veut par ailleurs pas tendre davantage encore ses rapports avec Taiwan qui demeure le marché chinois le plus important pour le Japon. En fait, le grand désir des Japonais serait de pouvoir suivre toujours la voie tracée par les Etats-Unis et, partant, de continuer à bénéficier de leur ombrelle militaire tout en coopérant étroitement avec leurs voisins communistes sur le plan économique. Libéré du dilemme qui le paralyse actuellement, le Japon pourrait alors se jeter corps et âme dans les entreprises servant le mieux ses intérêts.

Vis-à-vis du sud-est asiatique, du monde arabe et du Tiers monde, le gouvernement japonais a les mêmes hésitations. Il voudrait bien faire mais ne sait pas comment s'y prendre.

Tous ces complexes n'affectent que l'attitude du gouvernement japonais car l'industrie privée, elle, n'a pas de réticences vis-à-vis de l'étranger. Dès qu'une occasion se présente, elle en profite sans tenir compte des susceptibilités des autres et sans vouloir être à tout prix populaire. Si la même prudence craintive du gouvernement animait également les milieux économiques et notamment les grandes entreprises qui sont et qui font le Japon, ce dernier

n'aurait pas atteint, en si peu de temps, la position de pointe qu'il occupe actuellement dans le monde. La Corée du Sud est un exemple typique. Les deux peuples ne s'aiment pas; ils se détestent même franchement bien que les dirigeants japonais se rendent compte de l'importance qu'a pour eux le seul bastion anti-communiste parmi ses voisins. Pourtant, l'industrie et le capital japonais ont littéralement inondé ce pays et profité en outre de sa main-d'oeuvre particulièrement active et bon marché. Pour réussir dans ce pays, ils ont cependant besoin de la présence des troupes américaines qui en assurent la sécurité et la stabilité.

Les Japonais dépendent donc entièrement de Washington et ils n'en sont que trop conscients. C'est en effet sur Washington qu'ils basent leur politique, de Washington qu'ils dépendent en ce qui concerne leur défense (tout en ne faisant qu'un effort minime dans ce secteur) et avec les Américains encore que s'effectue le gros de leur commerce extérieur. Ils sont donc contraints de suivre ces derniers même s'ils ne partagent pas toujours leurs opinions et si Washington ne s'est pas toujours comportée à leur égard d'une manière exempte de critiques.

S'il est compréhensible que le Japon - resté isolé pendant des siècles sous le règne des shoguns et ayant perdu la grande guerre mondiale - ait des difficultés de s'adapter à la vie internationale, sa politique intérieure reste, en revanche, un mystère pour les observateurs étrangers et, souvent, pour les Japonais eux-mêmes. De règles non-écrites et de traditions qui nous paraissent souvent étranges dépend tout son déroulement. Bien qu'un parti conservateur ait la majorité absolue

aux deux Chambres depuis le rétablissement de la souveraineté après la fin de la guerre, il ne jouit et n'a apparemment jamais joui de la sympathie des masses et de la très grande majorité de la presse. Les députés et les sénateurs sont élus démocratiquement mais les sommes étourdissantes mises à disposition lors de chaque élection par la grande industrie et la finance prouvent que l'argent joue un rôle déterminant dans ce pays généralement connu comme "propre".

L'étonnement devient encore plus grand lorsqu'on s'aperçoit que ces fonds ne sont pas seulement distribués au parti conservateur mais, en quantité presque égale, aussi à l'opposition, même au parti communiste. Et l'on se tromperait également si l'on croyait que ces énormes sommes sont surtout utilisées pour la lutte entre partis. En vérité, elles ne sont pas mises à la disposition de l'ensemble d'un parti mais à celle de leaders ou de factions de ce parti, en premier lieu pour augmenter leur influence personnelle.

Les luttes intestines au sein de tous les partis (surtout les partis conservateur, socialiste et social-démocratique, mais aussi, bien qu'à un degré moindre, le communiste et le Komeito) dominant toute la politique intérieure japonaise, et elles l'emportent sur les divergences entre partis. C'est ainsi que les conservateurs ont voulu se débarrasser de Sato, le premier ministre de l'"establishment", pour le remplacer par Tanaka, parvenu très riche qui a augmenté encore sa fortune pendant la période où il s'est trouvé à la tête du pays. Mais ce ne sont pas ses menées financières qui ont choqué vraiment les Japonais. Les raisons principales pour lesquelles Tanaka a dû donner sa démission ont été l'ambition de ses rivaux du même parti, d'une part, et son incapacité

assez manifeste de diriger le pays, de l'autre. Grâce à des manoeuvres aussi imprévisibles que machiavéliques, une personnalité assez modeste, Miki, a été propulsé au pouvoir pour éviter un affrontement entre ceux qui auraient pu s'imposer. Le slogan de Miki est de réorganiser le parti conservateur, d'en finir avec le "régime" des factions et de supprimer, dans la mesure du possible, le rôle de l'argent dans les luttes intestines. Ce même Miki a dû, toutefois, faire appel à toutes les factions pour obtenir une majorité dans le cadre de son propre parti. Le parti a en outre créé volontairement une situation ambiguë: au lieu de nommer Miki comme président et donc automatiquement premier ministre pour la période habituelle de trois ans, il l'a simplement "nommé président" en laissant ouverte la possibilité que ce soit seulement pour terminer la période de trois ans de Tanaka. Miki aura la vie très difficile pour se maintenir au pouvoir et devra montrer les qualités de chef que personne, pour le moment, ne lui attribue.

Malgré tous les mécontentements qui s'expriment de plus en plus, il est peu probable que quoi que ce soit change dans les habitudes japonaises en matière de politique intérieure et cela d'autant moins que les socialistes, le second parti du pays, sont tout aussi divisés entre eux que le sont les conservateurs et qu'ils n'arrivent en outre pas à s'entendre avec les autres partis de l'opposition.

Un fait nouveau, la récession que s'amorce, pourrait amener les Japonais à modifier assez profondément leurs habitudes. En supposant - ce qui est possible mais peut-être moins probable au Japon que dans d'autres pays - que cette récession se transforme en véritable crise économique,

les syndicats pourraient en effet acquérir une puissance nouvelle. Tout dépendra alors des sentiments qui prendront le dessus: le sens civique inné des Japonais, leur patriotisme et leur modestie bien connue ou plutôt leur nouvel égoïsme influencé par l'occident et leur recherche de la vie facile.

Avant d'arriver au Japon, on m'avait dit que les Japonais étaient des êtres étranges que je n'arriverai jamais à comprendre. Aujourd'hui je réponds à qui veut le savoir que je considère le Japonais, pris individuellement, comme un "bipède" semblable à tous les autres, avec ses qualités et ses défauts et que nous avons tort de vouloir en faire un homme différent en analysant chacune de ses réactions avec notre logique cartésienne. Il m'est en revanche difficile et souvent impossible de les comprendre comme collectivité, même après 40 mois au Pays du Soleil levant. C'est regrettable...

L.S. Ruden

CONFIDENTIEL

Tokyo, le 2 janvier 1975

R.P. no 1Quelques réflexions sur le Japon avant mon départR é s u m é

en										
Date										a/a
Visa									27. JAN. 1975 B	
EPD									27. JAN. 1975 B	
Ref. p. A. 21. 31.										<i>Beim</i>

Malgré les transformations politiques et économiques dans le monde, le Japon et les Japonais n'ont pas changé. Ils restent insulaires. Bien que le gouvernement de Tokyo se rende parfaitement compte de l'interdépendance croissante de tous les Etats, il ne réussit pas à y participer autant qu'il le désirerait. Ce problème se pose vis-à-vis des grandes puissances surtout mais aussi à l'égard du sud-est asiatique, du monde arabe et du Tiers monde. C'est toujours sur les Etats-Unis que le gouvernement aligne sa politique même s'il ne partage pas toujours les idées de Washington. - L'industrie privée, en revanche, n'a pas de complexes. Elle profite de toutes les occasions pour conclure des affaires sans tenir compte des susceptibilités des autres et sans chercher la popularité. C'est pourquoi le Japon a atteint une position de pointe dans l'économie mondiale tout en restant faible politiquement (et militairement). - On est également étonné du déroulement de la politique intérieure japonaise où les personnalités et l'argent jouent un rôle déterminant. Les grands milieux industriels et financiers fournissent toujours des fonds énormes surtout lors d'élections. Mais il est étonnant que ces fonds ne vont pas seulement au parti conservateur au pouvoir pour l'aider dans sa lutte contre l'opposition mais, en quantité presque égale, à l'opposition, y compris les communistes. Et il est également curieux de voir que ces sommes ne vont généralement pas à un parti mais à des chefs et aux factions. Elles sont moins utilisées pour les luttes entre partis mais plutôt

pour les luttes d'influence à l'intérieur de tous les partis. - Etant donné cet état de choses, il ne faut pas prévoir de grands changements dans les habitudes politiques des Japonais sauf en cas de véritable crise économique où les syndicats pourraient acquérir une puissance nouvelle. Tout dépendra alors des sentiments qui prendront le dessus: le sens civique inné des Japonais, leur patriotisme et leur modestie bien connue ou plutôt leur nouvel égoïsme influencé par l'occident et leur recherche de la vie facile. - Après 40 mois au Japon, je crois comprendre les Japonais qui, pris individuellement, ne sont pas bien différents des autres êtres humains. Il m'est en revanche toujours difficile de saisir les réactions des collectivités japonaises.